

Adresses de *Théorétiques*
revuethéoretique@gmail.com
06 BP 6295 Abidjan 06

© LE PAPHYRUS Éditions, Bouaké 2022

ISBN : 978-2-490574-09-4

ISSN : 2663 3132

Toute reproduction, quel que soit le procédé, est interdite sous peine de poursuites judiciaires.

Théorétiques

Revue africaine d'épistémologie

Vol 1 N°04 décembre 2022

Thème : LIBRE

Les revues scientifiques se rapportant à l'épistémologie sont rares en Afrique. La Revue Théorétiques a été mise au jour pour offrir un espace de publication aux chercheurs exerçant dans ce domaine. Elle vise ainsi à promouvoir la recherche épistémologique sur le continent. Opérant dans l'espace CAMES, sa ligne éditoriale s'inscrit dans les normes éditoriales établies par cette Institution. Théorétiques, Revue africaine d'épistémologie, se destine à publier des contributions originales en matière d'épistémologie *lato sensu*. Revue scientifique à comité de lecture, elle reçoit les contributions d'auteurs de tous horizons dont les réflexions contribuent au développement de la recherche sur les théories et pratiques du Savoir. Théorétiques, dirigée par une équipe de spécialistes, est affiliée à des organisations scientifiques telles que la Société Ivoirienne de Bioéthique d'Épistémologie et de Logique (SIBEL), la Chaire UNESCO de Bioéthique et le laboratoire Logiques, Savoirs, Rationalités (LSR) de l'Université Alassane Ouattara (Bouaké, Côte d'Ivoire).

LE PAPYRUS Éditions
info@lepapyrus.ci
(Côte d'Ivoire)

Remerciements

La rédaction de *Théorétiques*, Revue africaine d'épistémologie, remercie tous les contributeurs à ce numéro ainsi que les évaluateurs. Elle exprime sa reconnaissance envers les différents partenaires : Chaire UNESCO de Bioéthique, Société Ivoirienne de Bioéthique d'Épistémologie et de Logique (SIBEL), laboratoire Logiques, Savoirs, Rationalités (LSR) de l'Université Alassane Ouattara et Papyrus Éditions.

Directeur
Ignace YAPI

Rédacteur en chef
Antoine N'GUESSAN DEPRY

Rédacteurs en chef adjoints
Josué GUÉBO
Christian Kouadio YAO

Comité scientifique

- Charles Zacharie BOWAO, *Professeur*, Logique et Philosophie des sciences, Université Marien Ngouabi, Brazzaville, Congo
- Lazare Marcelin POAMÉ, *Professeur*, Philosophie de la technique et Bioéthique, Université Alassane Ouattara, Bouaké, Côte d'Ivoire
- Pierre N'ZINZI, *Professeur*, Philosophie / Épistémologie, Université Omar Bongo, Libreville, Gabon
- Ignace YAPI, *Professeur*, Logique, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane Ouattara, Bouaké, Côte d'Ivoire
- Yaovi AKAKPO, *Professeur*, Philosophie / Épistémologie, Université de Lomé, Togo
- Ramses BOA TIÉMÉLÉ, *Professeur*, Philosophie et Épistémologie des sciences endogènes, Université Félix Houphouët Boigny, Abidjan, Côte d'Ivoire
- Antoine N'GUESSAN DEPRY, *Professeur*, Épistémologie et Histoire des sciences, Université Félix Houphouët Boigny, Abidjan, Côte d'Ivoire
- André Liboire M'BANI TSALA, *Professeur*, Bioéthique, Université de Dschang, Cameroun
- Noël N'Doumy ABÉ, *Professeur*, Anthropologie de la santé, Université Alassane Ouattara, Bouaké, Côte d'Ivoire
- Ludovic Doh FIE, *Professeur*, Esthétique, Université Alassane Ouattara, Bouaké, Côte d'Ivoire
- Aklesso ADJI, *Professeur*, Phénoménologie, Université de Lomé, Togo
- Michel Akissi GBOCHO, *Professeur*, Logique, Université Félix Houphouët Boigny, Abidjan, Côte d'Ivoire
- Emmanuel CRÉZOIT, *Professeur*, Médecine réparatrice, Université Alassane Ouattara, Bouaké, Côte d'Ivoire

- Antoine TAKO, *Professeur*, Neurosciences, Université Félix Houphouët Boigny, Abidjan, Côte d'Ivoire
- Arsène KOBÉA, *Professeur*, Physique des particules, Université Félix Houphouët Boigny, Abidjan, Côte d'Ivoire

Comité de lecture

- Ramses BOA TIÉMÉLÉ, *Professeur*, Université Félix Houphouët Boigny, Abidjan, Côte d'Ivoire
- André Liboire M'BANI TSALA, *Professeur*, Université de Dschang, Cameroun
- Antoine N'GUESSAN DEPRY, *Professeur*, Université Félix Houphouët Boigny, Abidjan, Côte d'Ivoire
- Noël N'Doumy ABÉ, *Professeur*, Université Alassane Ouattara, Bouaké, Côte d'Ivoire
- Abou SANGARÉ, *Professeur*, Université Alassane Ouattara, Bouaké, Côte d'Ivoire
- Komi KOUVON, *Professeur Titulaire*, Université de Lomé, Togo
- Auguste NSONSISSA, *Professeur Titulaire (HDR)*, Université Marien Ngouabi, Brazzaville, Congo
- Lucien BIAGNÉ, *Professeur Titulaire*, Université Alassane Ouattara, Bouaké, Côte d'Ivoire
- Josué GUÉBO, *Maître de conférences*, Université Félix Houphouët Boigny, Abidjan, Côte d'Ivoire

Comité éditorial

Christian Kouadio YAO, Josué GUÉBO, Lucien BIAGNÉ, Bernadette Adjoua DANGO, Bernard Yao KOUASSI, Simplicie Kouassi KOUAKOU, Faloukou DOSSO

TABLE DES MATIÈRES

Romarc Yves Kouassi GOLI

L'avènement de l'épistémologie non-cartésienne comme
marque de progrès scientifique chez Bachelard..... 7-23

Serge Armand BOUAFFOU & Mahamoudou KONATÉ

De la critique du réalisme dans l'interprétation de
copenhague..... 24-45

Philippe NGUEMETA

Leçons sur la testabilité intersubjective de Popper..... 46-70

Mireille Alathé BODO

La philosophie de la connaissance chez leibniz..... 71-90

Issouf CAMARA

Technicisation du monde et morale de la résistance chez
Günther Anders..... 91-110

Patrice Sablé LEHOUA

Théorieanguilhemienne de la médecine : forces et
faiblesses..... 111-132

Péson SORO

La théorie de la relativité : la révolution einsteinienne de l'espace
et du temps en physique..... 133-153

Offo Élisée KADIO

Claude Bernard : Entre promotion d'une médecine
expérimentale et la réification du vivant..... 154-177

Angèle Amani KONAN

Y a-t-il qu'une logique de la découverte scientifique ?..... 178-195

Bernadette Adjoua DANGO

La théorie de révision de croyances AGM et le raisonnement
par abduction..... 196-213

La philosophie de la connaissance chez leibniz

Mireille Alathé BODO*

Résumé

Le concept d'expression est un concept clé dans la pensée leibnizienne, parce qu'il permet de résoudre des problèmes d'ordre métaphysiques, mathématiques et logiques. A travers ce concept d'expression, Leibniz part du langage ordinaire pour préciser l'usage qui sera le sien dans la multiplicité des usages possibles. L'expression apparaît donc comme la condition de la connaissance chez Leibniz. Car elle permet de réconcilier l'image et la définition, puisqu'on pourra lire désormais sur l'exprimant, les propriétés de l'exprimé dans la mesure même où elles lui sont inhérentes ou adhérentes. Leibniz propose donc un style de rationalité qui fait place aux relations causales et aux correspondances exactes pensées comme des cas particuliers de la relation expressive. Par exemple l'ellipse exprime le cercle en tant qu'elle est la figure projetée selon les lois de la perspective, c'est-à-dire la figure transformée sous une certaine relation.

Mots-clés : Connaissance, Expression, Harmonie préétablie, Idée, Principe de raison suffisante.

On the analysis of the concept of expression in the leibnizian theory of knowledge

Abstract

The concept of expression is a Key concept in leibnizian thought, because it makes to solve metaphysical, mathematical and logical problems. Through is concept of expression, Leibniz starts from ordinary language to specify the use that will be his in the multiplicity of possible uses. Expression therefore appears the condition of Knowledge in Leibniz. Because it makes to reconcile the image and the definition ; since

*Mireille Alathé BODO, Enseignant-chercheur, Département de philosophie, Université Félix Houphouët Boigny, Cocody, Côte d'Ivoire.

one will be able to read henceforth on the expression, the properties of the expressed insofar as they are inherent or adherent to it. Leibniz therefore proposes a style of rationality that makes room for causal relations and exact correspondances thought of particular as cases of the expression relation. For example, the ellipse expresses the circle as it is the figure projected according to the laws of perspective. That is to say the figure transformed under a certain relation.

Keywords : Knowledge, Expression, Pre-established harmony, Idea, Principle of sufficient reason.

Introduction

La philosophie de la connaissance occupe une place autonome dans le système leibnizien. Dans le domaine de la connaissance, Leibniz a entrouvert des horizons nouveaux. Dans cette nouveauté, il montre que le concept d'expression est suffisamment ample pour inclure une diversité de relations, à savoir les relations d'analogie, de proportion ou de correspondance. L'analogie constitue pour Leibniz, un outil essentiel de découverte des vérités mathématiques et de progrès de la connaissance formelle. L'analogie, tout comme l'expression, porte sur des rapports d'harmonies réelles fondés dans le monde. L'harmonie joue chez Leibniz le rôle constitutif d'une organisation gouvernant la structure de tout objet de connaissance. Ainsi, chaque monade trace son expression partielle distincte sur fond d'une expression totale confuse. Ce qui signifie qu'elle constitue un point de vue singulier et précis sur la totalité d'un monde varié. L'univers est donc diversement représenté autant de fois qu'il y a de monades. Car toute monade perçoit l'univers et tend à exercer une action. Ainsi se dessine un univers mobile et fluide, où tout est animé par les monades ou âmes. De là, intervient le dynamisme spirituel de l'homme en tant que monade raisonnable. Mais force est de reconnaître que l'expérience est tout au moins l'occasion permettant à l'esprit de prendre conscience des richesses qui sont en lui. C'est pourquoi Leibniz, dans son objectif de dépasser à la fois l'empirisme de Locke selon lequel tout

savoir viendrait des sens, et la doctrine cartésienne des idées innées, selon laquelle les idées sont en l'homme de manière permanente et statique puisqu'elles viennent de Dieu, va développer une théorie de la connaissance complexe et riche qui intègre aussi bien la question heuristique que celle du critère logique de la vérité, l'élaboration d'une science générale de la connaissance, que celle de spécimens particuliers. Au centre de cette théorie de la connaissance, fluente et jamais véritablement systématisée par Leibniz, se trouve le concept d'expression. Dès lors, la question qui s'impose à nous est la suivante : En quoi le concept d'expression conditionne-t-il l'accès à la connaissance dans le penser leibnizien ? La réponse à cette question s'articule autour de deux parties. La première partie présentera le concept d'expression comme la condition de connaissance et la deuxième partie mettra en rapport le concept d'expression avec la classification graduée des espèces.

1. L'origine du concept d'expression

Le concept d'expression est généralement perçu comme une correspondance purement formelle de l'ordre d'une ontologie mathématique entre des réalités diverses, voire hétérogènes. Il suffit qu'il ait dans une chose des rapports ou des propriétés qui répondent aux rapports ou aux propriétés d'une autre, pour qu'on dise qu'elles s'expriment ou que l'une exprime l'autre. Or, Leibniz dans ses investigations a entrouvert une autre dimension du concept d'expression. Il le met au cœur de sa pensée métaphysique, mais aussi dans ses travaux mathématiques et logiques. Le concept d'expression selon lui, vise à déterminer les fonctions représentatives de l'idée, car c'est l'idée qui offre la base de la théorie de la connaissance. Les idées expriment l'être sans l'épuiser, car l'être se dit diversement. Les définitions sont les multiples points de vue sur l'essence. C'est cet effort continu qui permet la réalisation effective de la connaissance chez Leibniz, et lui permet aussi d'échapper à l'absolutisme ou au dogmatisme qu'on croit souvent inséparable du rationalisme classique.

1.1. L'expression comme condition de connaissance

L'expression est un concept clé dans la philosophie de la connaissance chez Leibniz. Elle désigne à la fois la mise en œuvre d'une activité interne à la substance et la réalité pour ainsi dire publique des substances, qui fait que toutes appartiennent au même monde. Sous cet angle, l'expression est à la fois intériorité, conformément à la thèse de l'inhérence, c'est-à-dire de l'inclusion du sujet dans le prédicat, et l'expression est extériorité, quand elle est fondée sur l'ordre commun des phénomènes. A cet effet, G.W.Leibniz, (1687, p. 112), affirme : « *Une chose exprime une autre, lorsqu'il y a un rapport constant et réglé entre ce qui peut se dire de l'une et de l'autre. L'expression est de l'ordre du dire, en tant qu'il peut retrouver l'ordre de la création d'une certaine manière, mais jamais parfaitement.* » (Lettre à Arnauld du 9 octobre 1687). Ce qui constitue une expression, c'est d'abord un rapport. L'effort de Leibniz porte sur la recherche des bons signes de relations.

L'idéal de la constitution logique de la connaissance de l'être trouve là, sa limite, en même temps que les conditions de son sens. Les expressions des substances sont réglées entre elles de telle sorte que ce qui est perçu de manière limitée dans une substance, l'est toujours de manière plus parfaite dans une autre. L'expression est indissociable de l'harmonie universelle, dont l'intangibilité est irréductible à des principes logiques ou mathématiques. J. Roland (2011, p. 16), démontre qu'« *une substance individuelle est une vue sur le monde et du monde. Elle perçoit le monde depuis sa propre limite.* » En ce sens, elle est une représentation du monde. Si l'expression est le propre de toute substance, l'individualité est tout autant déterminée par la complétude d'une notion que pour le rapport mondain à toutes les autres individualités, qui inscrit en chacune comme un fond irréductible de confusion. En tant que substance individuelle, je serai toujours à mon propre égard dans un rapport irréductiblement confus, de ce fait, je ne pourrai jamais achever l'analyse de la notion qui fait l'individu que je suis. Mais, cette confusion première n'implique pas que j'exprime le monde de manière seulement confuse. Sans que soit pour moi distincte la part exacte que j'y prends, je peux exprimer davantage ou mieux l'harmonie universelle en contribuant au progrès des sciences.

En moi, à mon endroit, une vue plus riche et plus distincte de l'univers sera produite. Quelque chose du monde se dira ici mieux qu'ailleurs, sans que cette représentation coïncide avec une saisie subjective plus distincte de ce qui fait mon individualité. Cet écart irréductible, raison de l'imperfection singulière de chaque substance, fait son degré expressif.

M. De Gaudemar (2001, p. 32), écrit : « *L'expression a une réalité ontologique. Elle est une relation réelle entre les êtres. Elle fonde la correspondance des discours, et donc la traductibilité des discours.* » Si les idées sont des expressions naturelles, la corrélation entre notre lumière naturelle et l'intelligibilité de la nature permet de parler de vérités innées. Nous avons une tendance naturelle à les découvrir et à les formuler à l'occasion de l'expérience. Nous inventons à partir d'expressions naturelles, des expressions conventionnelles, qui ne sont pas pour autant arbitraires si elles répondent aux premières. L'expression, comme élément irréductible à la stricte logique, garantit que quelque chose correspond à ma perception, mais ne délivre pas la chose même. Elle autorise un système général de phénomènes. A ce sujet, G.W.Leibniz (2004, p171), affirme : « *L'être se dit diversement. Les idées expriment l'être sans l'épuiser.* » Tous les êtres sont par essence des projections perspectives, des expressions de l'univers. L'expression de la substance s'accomplit au moyen d'attributs formels par soi. Les attributs permettent à l'entendement humain de concevoir de façon distincte la substance.

1.2. Vérité et force : les deux versants de la substantialité

La forme substantielle est d'abord un principe d'identité satisfaisant l'exigence d'identification d'un sujet du mouvement qui demeure le même au cours de ses modifications. Mais, perçue comme une force, sa signification est alors physique. Cet élargissement correspond à la mise en relief de la caractéristique première de toute substance. Ainsi, ce qui accompagne ce passage de l'une à l'autre, est l'élaboration de la dynamique comme science de la puissance et de l'action.

Aussi bien sur le plan éthique que sur celui de l'explication des phénomènes physiques, ce sont les notions de puissance et d'action qui permettent de donner aux règles logiques informant la notion de vérité leur

signification existentielle. La vérité selon Leibniz, s'obtient par l'approche analytique. C'est par l'analyse et la déduction qu'on y arrive. Il faut des critères objectifs. On n'acceptera comme vrai que ce qui est défini et démontré selon les règles formelles de la logique qui empêchent l'intuition de divaguer. Une clarté apparente ne suffit pas. D'où les définitions suivantes : « *Une idée est claire, quand elle suffit pour reconnaître la chose. Distincte, quand nous pouvons en analyser les éléments constitutifs et la rendre intelligible par le discours. Sans cela, l'idée est obscure.* » (G.W. Leibniz, 1966, p. 217). En d'autres termes, une idée claire, est celle dont l'esprit a une pleine et évidente perception telle qu'elle est, quand il la reçoit d'un objet extérieur qui opère dûment sur un organe bien disposé. Et dans ce sens, la confusion qui règne dans les idées pourrait être exempte de blâme, étant une imperfection de notre nature, car nous ne saurions discerner les causes par exemple des odeurs et des saveurs, ni ce que renferment ces qualités. M. Halbwachs (1950, p. 72), affirme : « *Les idées sont des perceptions accompagnées de réflexion, car nous ne pensons jamais qu'à l'occasion et avec l'aide d'images particulières ; même en mathématiques, nous sommes astreints à considérer certains caractères et, en logique, des mots ou des signes.* » Les idées peuvent être distinguées d'après l'étendue de la connaissance qu'elles nous apportent. Ces analyses nous renvoient à Descartes, chez qui une idée pourra être claire et confuse en même temps. Par exemple les idées des qualités sensibles affectées aux organes, comme celles de la couleur et de la chaleur. Par là aussi, la représentation du geste créateur est engagée. Le geste créateur ne saurait être réduit à une mécanique aveugle. La notion de perfection ne renvoie pas seulement à une quantité d'essence, mais implique celle de bonté, qui est de nature qualitative. G.W. Leibniz (1966, p. 221), explique que :

« *Ce qui nuit, soit qu'on veuille designer quelque chose déterminée, soit qu'on veuille donner au mot un certain sens répondant ou à celui dont nous sommes déjà servi, ou à celui dont se servent les autres, surtout dans le langage ordinaire, commun à tous ou commun aux gens du métier.* » Et de là, naissent une infinité de disputes vagues et vaines dans la conversation, dans les auditoires et dans les livres, qu'on veut vider quelquefois par les distinctions, mais qui le plus souvent ne servent qu'à embrouiller davantage,

en mettant à la place d'un terme vague et obscur, d'autres termes encore plus vagues et plus obscurs. L'abus des mots est donc une grande source d'erreur. Ainsi, dans sa quête de simplification du langage, pour aboutir à la vérité, Leibniz bascule dans la métaphysique. La philosophie de la connaissance chez lui, permet d'enrichir aussi les débats autour du problème de la substance. La notion de substance provient de l'expérience intime de nous-mêmes. A partir d'elle, nous conférons le nom de substance à Dieu même et aux autres monades. Chaque substance est unifiée par une force d'agir et de pâtir ressemblant au moi, qui engendre les phénomènes conformément au point de vue que cette substance incarne et actualise, et selon une loi de série des actions qui est l'autre face de la force. La puissance d'agir, comme toute puissance de l'univers leibnizien, est une puissance réglée agissant selon une loi. La détermination de la substance est donc indissolublement logique et dynamique.

Pour se distinguer de Spinoza comme de Malebranche, Leibniz a insisté sur le caractère agissant de la substance, qui n'est ni un accident de l'unique substance divine, ni une simple cause occasionnelle de ses actions, comme si Dieu seul était l'auteur ; d'où l'importance des notions de puissance d'agir, âme ou entéléchie. La science de la puissance et de l'action, telle que définie par Leibniz, comme la dynamique, connaît des phases successives d'élaboration jusqu'en 1695, lors de la publication du *Spicimen Dynamicum*. Une des nouveautés conceptuelles majeures résident dans la distinction, au sein du concept de force, entre les forces dérivatives, celles dont le physicien fait l'étude au plan des phénomènes, et les forces primitives, qui sont des attributs de la substance. De ce fait, la substance est conçue comme essentiellement active. G. W. Leibniz (1969, p. 348), écrit : « *Ce qui n'agit point, ne mérite point le nom de substance.* » La substance est donc une force qui est en perpétuel mouvement. Le repos absolu n'existe pas chez Leibniz. Sa tendance est toujours un commencement d'action, en vertu du principe de continuité qui stipule que nul changement ne se fait par saut. Le principe de continuité permet de considérer le repos comme un mouvement infiniment petit, l'égalité comme une inégalité infiniment petite et leurs règles comme des cas particuliers du mouvement et de l'égalité. Il prescrit la correspondance entre

les variations des conditions et celles des résultats. Ceci permet de dénoncer les règles cartésiennes du mouvement comme contrevenant à ce principe. Chez Leibniz, la continuité concerne d'abord les choses possibles et idéales, en particulier mathématiques. Mais elle s'applique aussi indirectement aux phénomènes de la nature par le principe régulateur de la continuité. Ce principe méthodologique a des raisons métaphysiques, car dans l'univers leibnizien, tout est lié. Il n'y a pas d'interruption. Tout changement implique une transition d'un état à un autre et l'on peut régresser à l'infini dans l'assignation de ces états successifs. La continuité enveloppe un infini potentiel, mais elle permet aussi de traiter un réel actuellement infini. Elle s'applique donc particulièrement aux objets susceptibles d'une formalisation mathématique. Telle la théorie des organismes vivants et la classification graduée des espèces.

2. L'expression substantielle : exprimer son corps

Exprimer son corps, pour une substance raisonnable, est une activité susceptible de degrés différents, mais dans laquelle se jouent toujours les conditions d'une attribution ou d'une imputation. Si cela arrive à mon corps, c'est une manière de poser les conditions sous lesquelles quelque chose peut m'arriver, à moi dans la mesure où je suis susceptible de le dire. L'expression est toujours exacte comme l'heure marquée par l'horloge, mais elle n'est pas toujours également distincte. Exprimer son corps est nécessairement avoir des perceptions confuses. Que le corps et l'âme s'accordent dans les mêmes phénomènes en vertu de l'artifice divin, cela signifie que l'unité de la substance, en tant qu'elle est essentiellement percevante, tient d'une expression par l'âme de son corps. Cette expression est en même temps, et de manière réellement indissociable, de celle de toutes les autres substances. Chaque substance, c'est-à-dire chaque monade, trace son expression partielle distincte sur fond d'une expression totalement confuse, qui signifie qu'elle constitue un point de vue singulier et précis sur la totalité d'un monde varié. Notre âme entant qu'elle exprime quelque nature, forme ou essence, est proprement l'idée de la chose qui est en nous, soit que nous y pensions ou non. G.W. Leibniz (2004, p. 197), affirme :

Notre âme exprime Dieu et l'univers, et toutes les essences aussi bien que toutes les existences. Cela s'accorde avec mes principes, car naturellement rien ne nous entre dans l'esprit par le dehors, et c'est une mauvaise habitude que nous avons de penser comme si notre âme recevait quelques espèces messagères et comme si elle avait des portes et des fenêtres.

Notre âme n'est pas une table rase, où viendrait s'inscrire l'expérience. Elle contient en-elle-même des informations qu'elle communique au corps. Rien ne nous saurait être appris, dont nous n'ayons déjà dans l'esprit l'idée qui est comme la matière dont cette pensée se forme. Nous avons dans l'esprit toutes ces formes. Notre âme sait tout virtuellement. L'activité spirituelle est chez Leibniz d'une grande importance dans la quête de la connaissance. C'est ce que Platon a bien considéré quand il a mis en avant sa réminiscence.

2.1. Les substances animées

Les corps animés fonctionnent bel et bien comme des machines. Leibniz envisage donc dans la nature, une multitude de formes substantielles dont les propriétés sont opposées à celles de la matière. La matière est pour Leibniz un agrégat de parties, une multitude qu'on peut décomposer sans fin. Les formes substantielles sont au contraire parfaitement indivisibles et incorruptibles. Assimilées à des sortes d'âmes, conçues, à l'exemple de ce qu'on appelle moi, elles sont douées de perception. Elles représentent les choses extérieures à leur façon. Bref, elles jouent pour les animaux, les végétaux et peut-être d'autres choses encore, le rôle que joue l'esprit en nous. Ainsi pour Leibniz, les substances animées animent toujours les corps organiques. A cet effet, il écrit : « *Ce qui ne commence pas, ne périt point non plus.* » (G.W.Leibniz, 2004, p. 211). Elle ne peut être détruite naturellement, c'est-à-dire par décomposition. Si elle doit disparaître, ce sera par anéantissement. Elle ne peut être altérée ou modifiée par quelque autre créature. La mort n'est qu'un enveloppement, non une destruction. Il n'y a pas de mort à la rigueur. Toute transformation est l'effet d'un déploiement. Il y a donc dans l'univers leibnizien partout, des principes analogues à l'âme. Et ces âmes ou animaux ne meurent jamais véritablement. C'est ce que signifie l'affirmation la nature est

pleine de vie. Pour Descartes, seuls les hommes ont une âme et sont doués de pensée. Dans l'univers leibnizien, des principes de vie doués de perception animent des corps organiques omniprésents dans la nature. Leibniz, dans son *ouvrage système nouveau de la nature et de la communication*, établit une distinction entre les corps organiques et animés, et les simples agrégats. Au titre d'agrégat, il mentionne le morceau de pierre. Pour lui, un morceau de pierre ne se transformera jamais en un corps animé et vivant. Ce qu'il entend par vie, c'est uniquement la perception et l'appétit. Et par principe de vie, les unités actives qui perçoivent. La perception est l'action propre à toute âme ou substance qui consiste à exprimer l'univers sous un point de vue. Elle enveloppe une multitude dans l'unité intérieure, qu'elle exprime en même temps que l'univers. Pensée embryonnaire, la perception correspond à un effort de la substance. G. Deleuze (1988, p.107), le confirme en ces termes : « *La perception est l'expression active de la monade en fonction de son propre point de vue. Mais la monade a plusieurs formes d'expression actives qui sont ses manières, suivant que ses perceptions sont sensibles, affectives ou conceptuelles.* » Quant à l'appétition, elle désigne le passage d'une perception à une autre, comme constitutif d'un devenir. Ce devenir ne s'achève pas sans que l'ensemble des perceptions ne tendent à s'intégrer dans un plaisir entier et véritable. En d'autres termes, elle est la tendance qui nous pousse continuellement d'une perception à une autre. C'est le principe du changement interne. Elle est régie par les lois des appétits, ou des causes finales du bien et du mal. M. De Gaudemar (2001, p. 12), affirme :

L'appétition exprime la mobilité des âmes, lesquelles ne sont jamais en repos et tendent constamment à une meilleure harmonie intérieure. Inséparables des perceptions, les appétitions nous mènent à la joie présente. Ce sont comme des mouvements de la nature. Il y en a toujours un grand nombre, insensibles comme les perceptions.

Cette stratégie intérieure selon De Gaudemar, permet de faire prévaloir certaines inclinations, plus harmonieuses, sur d'autres. Laissées à elles-mêmes, les appétitions nous conduisent à l'aveugle vers un bien immédiat ou apparent, qui pourrait receler des conséquences fâcheuses. Elles demandent donc un éclairage. Les appétitions sont le moteur de

toute action, mais elles ne sont pas nécessitantes, car tant que l'homme n'a pas perdu l'esprit, il peut toujours, quelle que soit la violence de la colère, de la soif ou de quelque autre motif semblable, trouver quelque raison d'arrêter cette impulsion. Naturellement bonnes, les inclinations ne demandent qu'un réglage et une modération pour mener au bonheur. Seules les substances spirituelles peuvent expérimenter ce bonheur, parce qu'elles sont capables de sentiments, de désirs et d'imaginations. A ce propos, G.W.Leibniz (2004, p.226), écrit : « La connaissance des vérités nécessaires et éternelles est ce qui nous distingue des simples animaux et nous fait avoir la raison et les sciences, en nous élevant à la connaissance de nous-mêmes et de Dieu. Et c'est ce qu'on appelle en nous âme raisonnable ou esprit.

2.2. La connaissance certaine chez Leibniz

Le principe de raison suffisante est formulé chez Leibniz à propos de la vérité. Pour Leibniz, toute vérité a une raison suffisante qui peut être connue au moins par Dieu. Il n'y a donc rien sans raison, car la moindre chose peut insensiblement déterminer nos actions. La raison suffisante se trouve dans des vérités contingentes ou de fait, c'est-à-dire dans la suite des choses répandues par l'univers des créatures. G .W. Leibniz (2004, p.227-228), affirme ;

Il y a deux sortes de vérités, celles de raisonnement et celles de fait. Les vérités de raisonnement sont nécessaires et leur opposé est impossible, et celles de fait sont contingentes et leur opposé est possible. Quand une vérité est nécessaire, on en peut trouver la raison par l'analyse, la résolvant en idées et en vérités plus simples jusqu'à ce qu'on vienne aux primitives. C'est ainsi que les mathématiciens réduisent les théorèmes de spéculation et les canons de pratique par l'analyse aux définitions et axiomes. Le concept d'expression chez Leibniz permet donc d'ériger un pont entre la science et la métaphysique, parce que ses emplois sont souvent accompagnés d'illustration ou d'explication à teneur mathématique, telles que la loi ou la série. C'est cet élargissement qui lui permet d'aller au-delà de l'empirisme dogmatique et du rationalisme sceptique. C'est pourquoi parlant de la vérité chez Leibniz, J. Guitton (1951, p. 58), affirme que :

Leibniz pensait qu'il assumait ainsi toute la vérité de Locke et toute celle de Descartes, puisqu'il pouvait également soutenir que toutes nos idées sont innées ou que toutes sont acquises. En réalité, il allait au-delà de Descartes, puisqu'à ses yeux tout était déjà présent dans l'âme, même les perceptions et les passions ; et que l'expérience n'était jamais que le passage de la confusion à la distinction.

L'expérience selon Guitton joue un rôle indispensable dans notre connaissance. Il est vrai que le seul mode de pensée qui ait quelque valeur et puisse fonder quelque vérité, c'est la démonstration, mais l'expérience permet de clarifier la pensée. En ce sens, une expérience bien liée a plus de réalité que les images incohérentes de nos songes. Mais ce n'est pas de l'expérience que nous tirons les idées qui servent à en rendre compte. Une idée n'est bien fondée que lorsque, par elle-même, elle est pleinement intelligible. Le calcul différentiel découvert par Leibniz est cela même. Il n'est qu'une application, en mathématique, d'une méthode plus générale, dérivée des lois mêmes et de la nature de notre pensée. Loin d'être une généralisation de l'expérience, la science doit interpréter l'expérience comme une imitation, un symbole de notre logique.

Les vérités infiniment complexes, relèvent donc d'un traitement approprié. L'unique critère de la vérité est pour Leibniz l'inhérence du prédicat au sujet, que la résolution des termes de l'analyse, permet de montrer. C'est ce que M. De .Gaudemar, (2001, p. 56), « *appelle l'analyticité de la vérité.* » Cette résolution se fait différemment selon que les vérités sont des vérités de fait, d'existence, ou des vérités purement rationnelles. Les vérités éternelles ou vérités d'essence, comme celles de la géométrie ou les principes rationnels, sont analysables par une série infinie d'opérations, et aboutissent par substitutions à une proposition. Tandis que les vérités existentielles, enveloppant l'infini actuel, ne peuvent jamais aboutir à une identité, même à supposer une série infinie d'opérations, car elles concernent des êtres créés individuels non substituables (principe des indiscernables), et engagent des mondes possibles tous différents. Dès lors, seul Dieu peut voir l'infini actuel et l'inhérence virtuelle du prédicat au sujet, et comprend ainsi parfaitement la raison de la contingence. La vérité qui correspond au principe de raison, est la vérité de fait qui est contingente, c'est-à-dire qu'elle pourrait être autre. Dieu

joue le rôle de raison suffisante dans la série entière des raisons contingentes. Tous les êtres sauf Dieu, sont contingents. Leur existence ne suit pas de leur essence. Les propositions nécessaires peuvent être ramenées à des propositions identiques telles qu' $A=A$. Celles qui ne peuvent être ramenées à des propositions identiques par un nombre infini d'opérations sont contingentes. On s'approche toujours plus de l'identité, sans jamais y parvenir, à la manière d'une asymptote, ou comme le jumeau d'un individu s'en rapprocherait infiniment sans jamais se confondre avec lui. Leibniz compare le rapport des propositions nécessaires aux propositions contingentes, avec le rapport des grandeurs commensurables avec des grandeurs incommensurables comme la diagonale d'un carré.

En donnant une définition précise d'une proposition contingente, Leibniz donne un statut aux énoncés concernant l'expérience et l'existence. Ils peuvent approcher de la certitude, mais ils ne sont jamais, pour nous, que d'une grande probabilité. Seul Dieu possède une certitude au sujet de toutes les vérités contingentes. Elles sont définies d'une manière qui ne rompt pas avec la définition générale de la vérité par l'inhérence du prédicat au sujet. Leibniz cherche ainsi à concilier la liberté humaine avec la providence et avec la certitude de la vérité. La certitude divine ne doit pas nuire à la liberté humaine. Il suffit que l'inhérence du prédicat au sujet se fasse pour les propositions contingentes d'une autre manière que pour les propositions nécessaires. L'inhérence demande alors, pour être accomplie, l'acte du sujet qui la découvre en parcourant le contexte de l'univers tout entier qui s'y trouve enveloppé. Ce type de proposition aurait été appelé synthétique par Kant. En concevant l'inhérence grâce à la virtualité, Leibniz peut garder une conception analytique de la vérité concernant les deux types de vérités. Il sauvegarde donc l'unité et la certitude de la vérité. La question de la contingence a été travaillée par Leibniz tout au long de son œuvre, mais elle reçoit un perfectionnement décisif avec le critère de l'analyse infinie et de l'inhérence virtuelle. L'existant concret, singulier, historique, a une notion infiniment analysable, qui ne peut être comprise que par Dieu. Les prédicats d'un tel sujet ne sont enfermés dans sa notion que virtuellement, et c'est l'existant lui-même qui donne une réalité aux événements en les engendrant à partir

de ses motivations propres. La contingence des événements historiques et des actions humaines est métaphysiquement fondée sur l'infini. Tout être individuel, en tant qu'il exprime l'univers sous un certain point de vue, enveloppe l'infini et toute partie de la matière comprend un monde de créatures en nombre infini. L'infini constitue donc une propriété fondamentale de toute chose existante, en tant qu'elle a de la perfection qui la fait être. G.W.Leibniz (1966, p. 132), écrit : « *Le vrai infini à la rigueur n'est que dans l'absolu, qui est antérieur à toute composition, et n'est point formé par l'addition des parties.* »

Si notre entendement limité, fini, peut accéder à l'infini par des outils logiques et mathématiques, c'est parce que chaque âme connaît l'infini, connaît tout, mais confusément, comme en me promenant sur le rivage de la mer, j'entends les bruits particuliers de chaque vague dont le bruit total est composé, mais sans les discerner. Mais doués d'une expression de la puissance divine infinie, les esprits peuvent travailler cette connaissance confuse. La doctrine de l'expression permet de faire correspondre l'infini absolu et simple qu'est Dieu avec la multitude infinie des choses. Leibniz distingue nettement l'infini, l'absolu, l'actuel et le concret, de tout indéfini, de toute réalité composée de parties, ou de tout ce qui procède d'une opération sans fin, indéfinie. Il ne s'agit alors que d'un faux infini, d'un infini potentiel. Leibniz creuse un écart entre l'infini réel et tout ce qui est quantifiable ou dénombrable, tout ce qui relève de parties composant des touts bornés. L'infini semble plutôt qualitatif, et échapper à l'arithmétique qui convient aux abstraits. C'est la dimension infinie qui permet à la monade, réduite en un point, de représenter l'infini qui est hors d'elle et qui est l'univers. Ainsi, pour connaître le fini, il faut supposer l'infini présent, pour l'y anéantir. Le processus du calcul infinitésimal et le processus de l'analyse métaphysique sont identiques. Dans les deux cas, l'esprit dissocie en ses deux éléments constitutifs l'opération une et composante de l'être. Il est clair que Leibniz et ses successeurs satisfont en nous ce qui dans la raison s'égalé à l'infini de la nature. J. Guitton (1951, p. 33), écrit :

Le calcul infinitésimal a certainement éclairé les vues métaphysiques de Leibniz, soit en le confirmant sur ce qu'il avait déjà aperçu, soit en l'aiguillant vers des voies

nouvelles, ou mieux, selon le sens de sa destinée, en l'amenant à développer ses vues. Bien plus, le calcul de l'infini a confirmé Leibniz dans sa double vocation de métaphysicien et de mathématicien, ou plutôt dans son intuition directrice, qui était de voir dans les mathématiques et dans la métaphysique deux langues qui traduisent l'être.

Leibniz ne s'est pas contenté d'utiliser les mathématiques au renouveau de la métaphysique, mais il s'est délibérément proposé de démêler l'harmonie de ces deux disciplines et d'employer leur concours comme moyen d'invention. Grâce à Leibniz, ce calcul a pu être considéré avec raison comme étendant l'horizon et fortifiant l'autorité de la méthode cartésienne qui pose en principe la corrélation des combinaisons analytiques et des représentations géométriques. Ce calcul a contribué aussi à diminuer le paradoxe d'une opposition entre l'imagination spatiale et l'entendement. L'être mathématique est un symbole où l'on voit comment l'infini qui est la substance de l'être se limite et paraît s'anéantir, ce qui est le secret de la création. En somme, le procédé infinitésimal consiste à trouver à l'intérieur du fini, l'opération et la présence de l'infini. L'esprit humain le peut et par une action inverse de cet acte qui est le propre de Dieu, c'est-à-dire non par la création, mais par la néantisation de la différence. Ainsi, toutes les vérités, même les vérités éternelles exprimant une essence, sont fondées dans l'entendement de Dieu, qui leur donne leur réalité. Les vérités dépendent de Dieu, et ne sauraient subsister sans lui, mais ne sont nullement arbitraires puisqu'elles correspondent aux rapports réels de convenance ou de disconvenance entre les objets idéaux, indépendamment de l'expression que nous devons leur donner, n'étant pas des esprits infinis. C'est pourquoi les vérités sont communes à tous les esprits, nonobstant les différentes langues et modes d'expression. L'intérêt pour Leibniz, est de réduire la pensée à un calcul infaillible.

Une des applications les évidentes de la doctrine de l'expression se trouve dans le langage compris à la fois comme moyen de communication et comme représentation des pensées dans la langue. Il est manifeste que la question de l'expression des pensées par les signes nourrit l'un des projets les plus anciens et les plus durables de Leibniz qui est celui d'une caractéristique universelle que le tout jeune philosophe tire de sa connaissance

précoce de l'idéale de langue universelle par laquelle les hommes se comprendraient parfaitement et grâce à laquelle toutes les disputes cesseraient. Le projet caractéristique de Leibniz est un projet de langue formelle reposant sur une analyse rationnelle du savoir qui serait exprimé dans un ensemble de signes matériels, maniables et reproductibles. Le raisonnement pourrait alors se pratiquer à la manière d'un calcul, par la simple manipulation de signes, comme à l'aveugle, sans risque d'erreur ou d'affect passionnel. Leibniz, sans se projeter de réduire toute pensée à ce calcul, souhaite que certaines étapes de la pensée puissent être économisées, et certains résultats vérifiés, voire démontrés grâce à lui. La caractéristique est un outil, un auxiliaire de la pensée. C'est un véritable organon de la raison qui consiste en une traduction des notions et des énoncés en caractères et formules, et les opérations du calcul rationnel produisent des transformations sur ces caractères et formules. Les transformations des formules se réalisent selon des opérations qui expriment des relations entre termes.

La caractéristique est solidaire de l'alphabet des pensées humaines, de l'analyse des notions en concepts primitifs, et des vérités, en vérités premières. Ces connexions rendent le projet difficile à mener à bien. Mais la possibilité en reste assurée par les échantillons existants, arithmétique et algèbre. L'invention leibnizienne, y compris celle du calcul infinitésimal, est d'abord celle de symbolismes nouveaux dont la fécondité est étonnante, et qui servent de fil d'Ariane dans les labyrinthes de la pensée. Le calcul infinitésimal est pour Leibniz la première application de la caractéristique universelle.

Des ébauches de ce projet leibnizien, sont portées par la langue universelle numérique de Jean Joachim Becher ou par le travail du père Athanase Kircher qui utilise l'art combinatoire. Cependant, pour Leibniz, ces ébauches ne cherchent que des codes pour traduire les langues naturelles. Il aspire au contraire à l'établissement d'une langue qui, non seulement serait commune à tous, mais surtout exprimerait parfaitement les pensées. Pour cela, il ne suffit pas qu'elle représente les langues naturelles. Il faut encore qu'elle s'appuie sur la raison elle-même, qu'elle acquiert un fondement logique propre, sans lequel elle ne consisterait qu'en

une transcription symbolique. La visée gnoséologique de la langue universelle est aussi importante que son enjeu politique de pacification entre les hommes. V. Debuiche, (2017, p. 59) affirme qu’

il s’agit de faire cesser les disputes aussi bien que d’affermir la connaissance. Si nous attachons à ce second aspect, le projet de la langue universelle peut être rapporté à celui d’une encyclopédie des connaissances humaines, conforme à la visée universaliste du projet linguistique, et à son organon qui est la caractéristique universelle.

Leibniz place l’imperfection de la langue en deux endroits. Au niveau de la formation du mot, et au niveau de son utilisation. Un mot qui ne correspond à aucune idée, ou qui renvoie à plusieurs, est inutilisable. Il ne remplit ni sa fonction déictique, ni sa fonction communicatrice. De surcroît, s’il ne permet pas de saisir le contenu de l’idée, il échoue dans sa fonction expressive. L’établissement d’une langue universelle ne doit donc pas seulement donner aux hommes un langage commun, mais il doit également leur permettre d’exprimer leurs pensées de la meilleure façon qui soit. Le but est de soustraire l’expression des pensées à la fantaisie linguistique et de viser l’univocité sémantique et la régularité morphologique et syntaxique. L’exactitude d’une telle langue, désormais nommée philosophie se confond alors avec l’idéal du logicien. Les mots, tant dans leur forme, que dans leur usage, doivent correspondre aux contenus des pensées et à leurs liaisons, et ainsi faire accéder à la vérité. A ce sujet, G.W.Leibniz, (1966, p. 291), écrit :

Les paroles ne sont pas moins des marques pour nous, comme pourraient être les caractères des nombres ou de l’algèbre que des signes pour les autres. Et l’usage des paroles comme des signes a lieu tant lorsqu’il s’agit d’appliquer les préceptes généraux à l’usage de la vie ou aux individus que lorsqu’il s’agit de trouver ou vérifier ces préceptes. Le premier usage des signes est civil et le second est philosophique.

Leibniz définit l’usage philosophique de la langue comme celui qui sert à la connaissance. Le but premier de son projet de la langue universelle est donc d’annihiler toute ambigüité qui provoque les désaccords, et de proscrire toute erreur, qui fait faillir la réflexion et la discussion. Il permet aussi de faciliter le raisonnement en soulageant la mémoire. Il

s'agit de façon plus raisonnable de la constitution d'un alphabet de la pensée qui doit offrir à la langue philosophique le fond conceptuel à partir duquel la connaissance humaine est supposée dériver. Pour cela, il est nécessaire de faire l'inventaire de toutes les connaissances afin de les réduire à un ensemble d'éléments suffisant pour en tirer le reste des savoirs. L'achèvement de ce projet est le calcul rationnel. V. Debuiche (2017, p. 63), affirme :

En réduisant la pensée à un calcul combinatoire sur des symboles, le raisonnement devient simple et général : simple, parce que la traduction en langage symbolique le réduit à un usage systématique et régulier des caractères, et général, parce que les caractères sont détachés de tout objet réel pour ne plus garder qu'une certaine fonction ou ne plus représenter qu'une certaine relation.

Cela permet de faire progresser la connaissance et le raisonnement, et mettre un terme aux controverses et faire taire les sectes.

Conclusion

Leibniz vise moins la perfection logique de son alphabet que son efficacité heuristique. Il propose à cet effet, comme éléments de l'alphabet de la pensée, les termes primitifs comme être, existant, individu, etc. L'ensemble de ces termes primitifs doit être celui, minimal, qui suffit de connaître pour trouver tous les autres termes. Chez lui, c'est l'axiomatisation qui est critère de la qualité de la caractéristique et du calcul. Ces différents travaux font de lui un philosophe dont la pensée métaphysique se ressent toujours, peu ou prou, des éléments logico-mathématiques et dont un des premiers se trouve dans les mathématiques, à savoir dans l'usage des nombres dans l'arithmétique. L'effort conquérant de la rationalité n'implique aucun appauvrissement de la réalité, comme c'est le cas avec l'étendue, notamment. Au contraire, plus on connaît, plus on saisit les différences, la multiplicité du réel, et plus on s'élève à l'unité de tout, que l'on ne s'apercevait pas à première vue. Leibniz est un adepte et un pionnier du système. Sa pensée est systématique, mais à la différence de Descartes ou de Hegel, rien n'est clos et figé chez lui. C'est la souplesse et l'innovation permanente. Sa philosophie est un effort continu qui

montre que dans l'univers leibnizien, tout est lié par des raisons suffisantes. Chaque substance, c'est-à-dire chaque esprit est en harmonie avec son propre corps, mais aussi avec tous les autres corps existants. L'harmonie préétablie aide à concilier la métaphysique avec la science mécanique.

Bibliographie

- DE GAUDEMAR Martine, 2001, *Le vocabulaire de Leibniz*, Paris, Ellipses.
- DELEUZE Gilles, 1988, *Le pli : Leibniz et le baroque*, Paris, les Editions de Minuit.
- DEBUICHE Valérie, 2017, *Leibniz, un philosophe savant*, Paris, Ellipses.
- GUITTON Jean, 1951, *Pascal et Leibniz : Etude sur deux types de penseurs*, Paris, Aubier.
- HALBWACHS Maurice, 1950, *Leibniz*, Paris, Editions Mellottée.
- LEIBNIZ Gottfried Wilhelm, 1966, *Nouveaux Essais sur l'Entendement Humain*, Trad. Jacques Brunschwig, Paris, Garnier-Flammarion.
- LEIBNIZ Gottfried Wilhelm, 1969, *Essais de Théodicée*, Trad. Jacques Brunschwig, Paris, Garnier-Flammarion.
- LEIBNIZ Gottfried Wilhelm, 2004, *Discours de métaphysique suivi de monadologie et autres textes*, édition établie, présentée et annotée par Michel Fichant, Paris, Gallimard.
- ROLAND Jeanne, 2011, *Leibniz*, Paris, Ellipses.

Mise en page : LE PAPHYRUS Éditions
Achévé d'imprimer en Côte d'Ivoire
3^e trimestre 2022
Dépôt légal N° 14931